

allait vite en besogne ; les conservateurs se confirmèrent dans l'idée qu'avec un tel pilote le navire sombrerait au premier coup de vent. Quelques jours après, dans une adresse à Pie IX, le congrès vengeait son grand homme d'Etat des insultes du pygmée libéral, et manifestait hautement ses craintes pour l'avenir. Les nuages amenèrent bientôt la tempête. Les radicaux agitèrent le pays pour qu'on donnât enfin à l'Equateur cette constitution libérale si longtemps prônée et réclamée par Borrero. Ils demandèrent à grands cris qu'on convoquât une assemblée constituante.

Borrero commença à comprendre le danger que ces hommes allaient lui faire courir. Il déclara donc qu'ayant juré de respecter la constitution, il ne pouvait prêter la main à son renversement ; qu'obéir à une minorité presque imperceptible plutôt qu'au vœu général de la nation, ce serait faire acte de dictature ; qu'après tout, personne n'avait à se plaindre puisque la presse était libre, et que, la constitution étant essentiellement réformable, les futurs congrès pourraient toujours l'améliorer.

Battus par la constituante, les révolutionnaires entreprirent au moins d'annuler la constitution en foulant aux pieds la religion et lois édictées par la défendre. Borrero aurait dû sévir contre ces blasphémateurs ; mais pouvait-il violer ses chers principes sur la liberté de la presse ? Il réserva ses colères pour la *Civilisation catholique*, feuille conservatrice nouvellement fondée pour répondre aux ennemis de l'Eglise. C'est toujours la même tactique prêchée à l'Eglise : " Laissez-vous opprimer sans mot dire pour ne pas exaspérer vos ennemis ".

Les évêques de l'Equateur refusèrent de se prêter à ce jeu de dupes. Un journal de Guayaquil, qui se distinguait par ses isolances contre le clergé, fut frappé de censure par l'évêque de Riobamba. Borrero s'indigna d'une pareille audace ; mais voyant l'attitude ferme du clergé, et du peuple fidèle, il finit par agir, bien que faiblement, contre les écrivains irréligieux.

Pour renverser Borrero, la Révolution avait besoin d'un soudard à poigne ; elle le trouva dans le général Vintimilla, homme ignorant et stupide, ivrogne et joueur, dont tout le talent consistait à s'enivrer la nuit et à dormir le jour. Ce qui est plus étonnant, c'est que Borrero se laissa persuader par ses bons amis libéraux que c'était l'homme qu'il fallait mettre à la tête des troupes à Guayaquil.

Arrivé à son poste, Vintimilla, sans presque se donner la peine de dissimuler ses plans, écarta de l'armée les chefs fidèles et les rem-